

EDURNE PORTELA

**Les yeux
fermés**



LIANA LEVI



Pueblo Chico est un petit village de montagne apparemment paisible où vivent désormais quelques vieillards taiseux. De prime abord rien ne laisse penser que ce silence recouvre secrets et désirs de vengeance, et le couple venu de la ville pour y passer une année ne le soupçonne pas. Pourtant Ariadna, qui a choisi ce lieu parce que son père y est né, sent bien que quelque chose est tapi au bord de la sierra... En faisant connaissance avec les habitants et notamment Pedro, au regard pénétrant et aux paroles énigmatiques, elle comprendra peu à peu pourquoi son père ne lui a jamais rien dit de son passé. Un passé sur lequel tout le pays a choisi de fermer les yeux.

EDURNE PORTELA est née en 1974 au Pays basque. Historienne de formation et longtemps professeure de littérature hispanique aux États-Unis, elle s'intéresse aux mécanismes de la violence et à ses manifestations intimes, politiques et sociales. Collaboratrice de grands quotidiens espagnols, elle est l'auteure de quatre romans, dont *Maddi* (Liana Levi, mars 2024). *Les Yeux fermés*, roman polyphonique, porté par une écriture âpre et forte, a reçu le prix Euskadi en 2022.

« Silence, honte, culpabilité... Edurne Portela nous confronte à notre passé d'une manière aussi poétique que tranchante. » *Vogue*

« Ce roman, qui nous fait vivre une sorte de rêverie dont on ne se réveille pas facilement, est comme un évangile sans versets ni messies. » *Diario Público*

Edurne Portela

Les yeux fermés

*Traduit de l'espagnol
par Marianne Millon*



Liana Levi

Prix Euskadi 2022

À José Ovejero, la clé de toutes mes portes.

Ils me regardent et me sourient. Me parlent très fort, très lentement, comme si j'étais l'idiot du village. Ils me regardent et me sourient, elle m'a salué de la main, à distance, lui, il ne le fait jamais. J'ai levé une béquille comme s'il s'agissait de ma main et je me suis approché d'eux, petit à petit. Quand ils sont arrivés au village, c'étaient eux qui s'approchaient de moi, mais cette fois, ils n'ont pas bougé, piétinant avec impatience, tout en souriant. Je crois ne pas les avoir vus depuis un certain temps. Les jours passent et j'en perds souvent le compte. J'ignore d'où je reviens, de quelle pensée ou de quel rêve, et j'ai l'impression d'être resté longtemps les yeux fermés, comme si j'avais été mort pendant un certain temps, car j'ignore où j'étais et avec qui, si j'ai réfléchi ou bougé, si j'ai mangé ou cagué. Je m'aperçois soudain que je suis comme ça, les yeux fermés, et seule mon odeur m'indique que je suis toujours en vie. Je sens mon corps. Je pourrais tout aussi bien être mort et en train de me décomposer. Je pourrais être sous terre. Mais je respire, même un air sale, j'agite les mains dans l'espace et m'aperçois que je ne suis pas dans un cercueil. Alors j'ouvre les yeux et je vois des objets, je les connais parfois, comme la tasse, le livre, la table, la porte et le seau. J'aime beaucoup ça, reconnaître ma tasse, mon livre, la porte de ma maison et mon seau. Alors je me lève et je

les touche, les caresse, chacun d'eux me parle et je leur réponds en leur racontant mes peines. Ces jours-là, je me sens bien. Comme aujourd'hui. Aujourd'hui, c'est un de ces jours. J'ai raconté au seau d'eau le jour où ma mère l'a abandonné au milieu de la rue et n'est jamais revenue et je l'ai ramassé moi le lendemain parce qu'il était resté là, abandonné au milieu de la rue, et personne n'avait osé le rapporter à la maison parce qu'ils pensaient peut-être qu'elle reviendrait le réclamer. Mais c'est moi qui ai dû m'en charger, le lendemain du jour où elle l'a abandonné, et le rapporter à la maison. Et il est resté là, au milieu de la cuisine, jusqu'à ce que l'eau s'évapore. Et quand toute l'eau s'est évaporée, je t'ai laissé dans ce coin, le seau, et je ne t'ai plus jamais utilisé. D'autres fois, le livre me parle parce que, bien sûr, c'est un livre, et il est là pour ça. Un jour, il m'a dit que je l'avais lu plus de cent fois mais que ça n'est pas une prouesse parce que je n'ai que lui. Cela me vexé un peu parce qu'il ne tient pas compte de ma fidélité et des efforts que j'ai toujours faits pour comprendre même les mots que je ne connais pas. J'aurais pu l'abandonner, comme ma mère avec le seau, ou m'en lasser, et pourtant, aussi longtemps que ma vue me l'a permis, je lisais au moins dix pages tous les soirs, parfois plus. Maintenant que je ne peux plus lire, je le caresse dès que je le reconnais. Et je le laisse me raconter ses histoires.

Ils ne s'approchent plus de moi, c'est à moi de le faire et parfois, quand je parviens là où ils se trouvaient sur la place, ils sont déjà partis, à petits pas vers l'arrière, puis elle, pas lui, jamais lui, me lance un au revoir de sa petite main, ils font demi-tour, pressent l'allure puis disparaissent derrière le dispensaire.

Comme il doit y avoir des jours où je ne parviens pas à ouvrir les yeux, il m'arrive de penser qu'il y a aussi des jours où je parle à mes objets sans m'en rendre compte, et cela m'angoisse parce que je ne sais pas ce que je peux leur raconter, quels secrets m'échappent. Il peut même y avoir des jours où je sors dans la rue et où, au lieu de parler à mes objets, je parle au couple qui me regarde et me sourit. Et comme je ne m'en aperçois pas, je leur raconte peut-être mes secrets à eux aussi, à elle. Cela ne fait que renforcer mon angoisse. Mais tant qu'ils continuent à me regarder et à sourire, comme en ce moment, et qu'elle me salue, je suppose que tout va bien, que je n'ai rien raconté.

Je vois parfois le visage d'un vieil homme sans savoir si c'est le mien ou celui de mon père. Mais cela ne peut pas être le sien parce que mon père n'est jamais devenu vieux. Alors je me dis que c'est peut-être mon visage, je tends la main et oui, je me regarde dans un miroir. Pas maintenant, maintenant je me regarde dans leur visage. Dès que je m'approche et que je la regarde dans les yeux, elle, comme en ce moment, je vois ce qu'il y a derrière et ce n'est pas un sourire. J'ai toujours pu faire ça, voir ce qu'il y avait derrière les yeux. Depuis l'enfance, quand j'ai commencé à souffrir de les fermer pendant longtemps, j'ai mieux vu que les autres. Je vois même ce qu'il y a derrière les yeux des morts.

Lola sait que le bruit des bottes contre les pierres ne correspond pas aux pieds de Miguel et de ses hommes. Elle le sait parce que, à l'exception de Miguel, aucun d'entre eux n'a jamais possédé de bottes. Lui si, parce que don Ernesto lui a donné une de ses vieilles paires et il les a réparées. Les hommes de Miguel portent depuis trois ans dans la montagne des sandales et des espadrilles qu'il fabrique lui-même. Lola sait donc que ces bottes ne présagent rien de bon. Pas davantage que le cri, de plus en plus proche, qui intime: «Sortez tous de chez vous, allez sur cette foutue place.» Elle a toujours pensé qu'ils viendraient la nuit, une nuit sans lune, et qu'ils s'introduiraient dans les maisons comme ils l'avaient fait des années plus tôt pour en tirer les hommes qui n'avaient pas eu le temps de s'enfuir, mais aujourd'hui ils sont arrivés à l'aube. Peu importe, il n'y a plus d'hommes au village, juste des vieillards, des femmes et des enfants. Le sien, Pedro, dort encore. Lola a du mal à le tirer du sommeil, elle passe un linge imbibé d'eau froide sur son visage tiède pour le réveiller. Ils sortent, le petit se frotte les yeux, elle frissonne sous son châle. Sur la placette, une vingtaine d'hommes en uniforme. Lola les trouve fiers, détendus, tranquilles. On voit qu'il n'y a plus d'hommes jeunes au village. Peu à peu arrivent ses voisins, tenant les enfants dans leurs bras ou par la main. Un militaire bardé

de médailles fait un discours que Lola ne comprend pas, qui parle de la fin de la guerre et de la nécessité de retrouver ceux qui ne veulent pas la paix. Parce qu'il faut les redresser, dit-il. Il demande aux gens de se mettre en rang devant une table improvisée au centre de la place afin d'indiquer où se trouvent leurs proches absents du village, en particulier les hommes. Assis à la table, Lola reconnaît Federico, le fils de Teresa, l'un des jeunes gens qu'ils ont emmenés au front la nuit où ils sont venus les tirer de chez eux. Lola rejoint la file des proches et le voit noter dans un grand cahier ce que les gens lui disent. Son tour venu, elle le félicite d'avoir appris à écrire aussi bien, la guerre a au moins servi à ça. Il acquiesce sans la regarder dans les yeux et, sans la regarder dans les yeux, lui demande où est Miguel. Elle répond qu'il est parti au tout début et n'a plus donné de nouvelles, que c'est une canaille et qu'il a dû s'en aller avec une autre en profitant de ces temps troublés. Concentré sur sa lente calligraphie, Federico mentionne la malchance de certaines femmes du village avec leurs hommes.

Toutes les femmes et les vieux ont témoigné devant Federico. Il a soigneusement consigné leurs déclarations dans son cahier, l'a remis au militaire décoré, celui-ci a donné l'ordre de remonter dans les deux camions et ils ont quitté le village. Avant, Federico a pu embrasser sa mère, Teresa, et son petit frère, José, qui a arrêté de jouer avec Pedro pour recevoir les câlins de cet homme dont il se souvient à peine. Lola n'attend pas que les deux camions aient quitté la place pour rentrer chez elle. Elle n'échange pas un regard avec les quatre autres femmes dont les maris, fils, frères, sont dans la sierra avec Miguel. Du moins le croient-elles. Elles n'ont aucune nouvelle depuis des mois.

Elle entraîne Pedro et lui ordonne de presser le pas. Elle ne se rend pas compte que l'enfant pleure.

Les jours s'écourent et rien ne se passe. Aucune nouvelle de personne. Personne ne vient au village. Personne ne le quitte. Tous les jours se ressemblent : courts, ensoleillés, froids. Depuis le passage des militaires, tous les matins, José, le frère de Federico, le fils de Teresa, passe chercher Pedro pour l'accompagner et garder les chèvres avec lui. Lola le laisse partir, bien que l'enfant n'ait pas encore l'âge pour ça. José non plus, mais Teresa, sa mère, ne supporte pas la montagne, tout juste de se tenir devant la table de moulage. Elle est reconnaissante à Lola de laisser Pedro accompagner l'enfant et elle lui offre un fromage de temps en temps. Teresa sait que Lola sera bientôt veuve. Sans le petit Pedro pour mettre du désordre dans la maison, Lola se désespère. Le calme ne lui vaut rien. Elle revoit la main de Federico écrire dans le cahier et elle enrage de ne pas savoir lire. A-t-il noté que Miguel était une canaille ? Lola pense qu'il n'a pas beaucoup écrit, trois mots, pas très longs. Elle demanderait bien à Teresa, mais comment saurait-elle ? Si les militaires ne sont pas revenus, ils les laisseront peut-être en paix. Cinq hommes perdus dans la montagne, quelle importance, quel mal peuvent-ils faire ? Lola ne croit pas les rumeurs qui disent que Miguel serait entouré de beaucoup d'autres hommes, une vraie armée. D'où sortiraient-ils, tous ces hommes ? Sûrement des fantômes, les fantômes de tous les morts de ces dernières années, qui ne partent pas.

Une semaine, dix jours peut-être s'écourent. Lola remplit un seau à la fontaine sur la place. Elle ne s'habitue

pas à utiliser l'eau du robinet et continue de penser que celle de la fontaine est meilleure. Elle veut préparer une cocotte de soupe aux haricots blancs pour quand le petit reviendra de la montagne. Elle entend les détonations. Difficile de savoir d'où elles proviennent à cause des échos dans la sierra, mais Lola croit que ce n'est pas loin, pas au-delà de la rivière, sinon le son se perdrait derrière la montagne, il serait moins net. Et Lola entend très nettement les coups de feu, trop rapprochés pour provenir d'un fusil. Le seau est plein et elle se dirige vers la maison. En chemin, elle passe devant celle de Teresa. Elle pose le seau à terre et reprend son souffle. Teresa se montre, lui demande si elle a entendu quelque chose, Lola fait un signe de tête affirmatif. Et les enfants, là-bas avec les chèvres. Elles empruntent le chemin qui conduit aux prés où ils les mènent paître. Le seau reste au milieu de la rue.

Ariadna se réveille tôt. Elle a froid au nez et aux bras. Elle se redresse sur le lit, sort de sous l'oreiller un châle en laine qu'elle pose sur ses épaules et sa poitrine nue. Le jour se lève. Derrière la silhouette sombre de la sierra filtre la clarté orangée du matin. Le pic le plus élevé, recouvert de neige, étincelle sous les premiers rayons. Ariadna contemple les changements de lumière subtils, rapides, voit disparaître les tonalités orangées et rosées jusqu'à ce que l'aube se lève. Le silence est presque absolu.

Elle se blottit contre le dos d'Eloy, qui dort en position fœtale. Il se réveille, tourne la tête, murmure un bonjour. Il somnole un instant encore, comme si l'on était samedi ou dimanche. On est jeudi, mais dans cette nouvelle vie ils peuvent s'accorder quelques petits luxes. Eloy se lève, passe un peignoir épais, descend à la cuisine, prépare le petit-déjeuner et le monte dans la chambre. Un autre privilège de la vie à la campagne. Ariadna s'étire, remet son châle en place. Ils mangent en silence. Ils se lèvent, font leur toilette, s'habillent. Ils s'assoient l'un en face de l'autre, à la table de travail, chacun derrière son ordinateur portable.

- Tu fais quoi, aujourd'hui? demande Eloy.
- Je continue à corriger le manuel scolaire. Et toi?

– Je m’occupe des remboursements de la TVA.

Au milieu de la matinée, ils entendent un klaxon insistant, de plus en plus rapproché. Ils lèvent la tête de leurs ordinateurs.

– Le marchand de primeurs? demande Eloy.

Ariadna acquiesce en se levant. Eloy fixe toujours son écran, il voudrait demander à Ariadna d’aller faire les courses.

– Dépêche-toi, s’il finit vite, il ne nous attendra pas.

– Il a le chic pour choisir son moment.

– Pour toi, ce n’est jamais le bon.

Ils se chaussent à la hâte et remontent la rue en direction de la place. Ils croisent deux femmes qui ont déjà fait leurs courses, chacune traînant son chariot. Elles les saluent sous leurs écharpes.

– Comment font-elles pour aller aussi vite? demande Eloy.

– Elles attendent le camion sur la place, elles en profitent pour bavarder.

– Avec ce froid, je ne sais pas comment elles tiennent.

Le camion occupe la moitié de la place. Il est ouvert sur les côtés. À l’intérieur, des fruits, des légumes, des bouteilles d’huile, de vinaigre, de vin, des briques de lait, de jus de fruits, des produits ménagers. Devant, en groupe compact, Piluca, Baldomero et Andrés. Plus loin, Pedro. Le marchand de primeurs, David, est déjà en train de servir Piluca et Baldomero. Quand ils ont fini, Piluca va parler à Pedro. Baldomero attend à l’abri du camion.

– Quel froid de canard, Baldomero. Qu’est-ce que ce sera cet hiver? demande Ariadna en guise de salut.

– Bah, c’est rien du tout. Quand j’étais enfant et que je gardais les vaches, il y avait tellement de neige dans la

sierra qu'on ne pouvait pas marcher sur les drailles, on en avait jusque-là.

Il désigne sa taille. Andrés approuve en hochant la tête.

– Et pour vous, Andrés ?

– Du lait.

– Combien ?

– Un paquet de six.

Piluca reste à l'écart, elle bavarde avec Pedro.

– Vous avez besoin de quelque chose ? demande Baldomero.

– Je vous ai déjà dit non, on a tout, fait Andrés.

Piluca rejoint le groupe.

– Bon, tant pis, on rentre à la maison.

Ils se disent au revoir, Ariadna et Eloy restent avec le marchand de primeurs. Pedro est toujours immobile, à quelques mètres, appuyé sur ses béquilles, le regard fixe. Ils demandent des œufs de ferme, des pommes, des poires, des tomates.

– Ça va, au village ?

– Oui, on s'y plaît beaucoup. Rajoute un kilo de pommes de terre.

C'est Ariadna qui mène la conversation. Eloy écoute et, de temps en temps, regarde Pedro.

– Mais vous êtes très isolés, non ?

– Ça ne nous dérange pas. Tu as des avocats ?

– Oui, ils sont très bons. Vous verrez, l'été, il y a du monde.

– Mets-en trois. Qui vient là, l'été ?

– Eh bien, les gens qui ont une maison de campagne, des touristes dans les gîtes ruraux... Et avec ça ?

– Des oranges. Tu connais bien la région ?

– Oui, je suis d'à côté, de Pueblo Grande. Je vous en mets deux kilos, elles sont très bonnes.

– Non, un seul suffira. Il y avait beaucoup de monde, avant ?

– Une vingtaine de maisons, vingt familles, alors faites le calcul. Et ils avaient des bêtes, des potagers, certains cultivaient du maïs, d'autres du seigle ou du blé. Vous n'avez pas vu les aires de battage, là-haut, et les potagers abandonnés ? Et les vergers, ici il y a beaucoup de poiriers, de pommiers, de noyers, et même des cerisiers. En ce moment, vous pouvez ramasser plein de pommes et de poires là-haut, comme ils le font tous.

– Si tu l'avais dit avant, on ne te les aurait pas achetées non plus.

David se met à rire en pesant les oranges, Ariadna poursuit.

– L'autre jour, j'ai demandé à Baldomero s'il y avait encore des troupeaux, des cultures, et il m'a répondu que maintenant, tout ça, c'est un paysage pour les touristes, je ne sais pas s'il le disait pour nous.

David dispose les fruits dans les sacs en toile que lui tend Ariadna.

– Baldo ne vous a pas montré son jardin ? Andrés et lui cultivent encore, en hiver il n'y a pas grand-chose, mais en été, vous verrez.

– On est en train de préparer le potager.

– Eh bien ils vous donneront des conseils.

– Eux ? Ils ne donnent jamais rien à personne, l'interrompt Eloy.

– Mais si, vous, ils vous aiment bien. Ils sont contents que vous soyez là, même lui, qui est plus bizarre que...

Ils se retournent tous trois vers Pedro, toujours immobile, à les observer.

– Tais-toi, il va t'entendre, dit Eloy.

– Bah, il est un peu fou, maintenant. Enfin, il l’a toujours été. Si vous connaissiez son histoire... Voilà, trente-sept euros tout juste. Vous allez trouver que c’est donné, comparé aux prix de la ville.

– On peut payer par carte bleue ?

– Si ça marche, oui.

Le terminal fonctionne du premier coup. Ils paient, prennent congé de David jusqu’à la semaine suivante.

On entend un léger sifflement. Ils regardent Pedro et le voient qui commence à se déplacer dans leur direction en chancelant sur ses béquilles. Il a les jambes tellement arquées qu’il ne peut garder les béquilles à la verticale, donnant l’impression qu’il va tomber à tout moment. Elles sont plus longues que nécessaire, l’obligeant à enfouir la tête dans les épaules, qui remontent sous ses oreilles. Il les appelle de nouveau et soulève une béquille, se rapproche avec des mouvements spasmodiques mais parfaitement coordonnés. Quand il arrive à la hauteur du couple, Ariadna remarque pour la première fois ses vêtements. Pedro porte un pantalon lâche en velours côtelé marron, usé au niveau des genoux et repassé avec soin, à l’ancienne, avec un pli. Le blouson, propre, est repris à plusieurs endroits à travers lesquels la doublure commence à ressortir. La casquette ne parvient pas à recouvrir des boucles effilochées sur la nuque et deux grandes oreilles d’où sortent des touffes de poils. Pedro respire et ses yeux verts enfoncés grossissent. Il regarde fixement la jeune femme.

– Attention à la sierra, elle dévore les gens.

Il reste là, hochant la tête, le regard toujours posé sur Ariadna. David referme avec force les portes du camion et le bruit métallique résonne. Ariadna et Eloy portent les

sacs en toile, commencent à faire demi-tour pour quitter la place.

– Ne vous inquiétez pas, on ne s'éloigne jamais des sentiers battus, dit Ariadna.

Il ouvre encore plus grands les yeux, on dirait qu'il va s'exprimer de nouveau, mais rien ne sort de sa bouche à l'exception d'un son amorti, une sorte de gémissement.

David monte dans le camion, il leur fait au revoir de la main. En regardant Ariadna, Pedro dit enfin :

– Toi, toi, toi, fais attention.

Bruit assourdissant du moteur du camion. David manœuvre pour quitter la place. Ils s'éloignent sur un côté mais Pedro ne bouge pas. Eloy s'approche de lui avec difficulté à cause du poids des sacs, tente de lui saisir le bras et de le pousser légèrement pour laisser passer le camion. Pedro lève sa béquille, frôlant Eloy. David donne un léger coup de klaxon. Pedro repose sa béquille sur le sol, fait demi-tour et se dirige en chancelant vers l'un des bancs de la place. David achève sa manœuvre, prend congé de nouveau. Ariadna et Eloy repartent à la maison sans regarder Pedro, qui est déjà assis sur le banc, les bras reposant encore sur les béquilles, le regard perdu. Ses lèvres remuent.

J'entends les détonations. Elles sont proches. José les entend lui aussi, c'est pour ton père, Pedrito, me dit-il, et il se met à rire. Je lui donne un coup de baguette au visage et je pars en courant dans la montagne. Je ne sais pas où aller, l'écho me perturbe. Ils ne peuvent pas être de l'autre côté de la rivière. Sinon, on ne les entendrait pas aussi nettement. Le sol est recouvert de feuilles, certaines sont gelées, je glisse, je me blesse au genou, le pansement de fortune que m'a fait maman il y a plus de deux semaines se déchire, elle va me disputer. Je boite mais je continue à gravir la montagne, les arbres sont pelés et on voit loin. Ce doit être pour ça qu'ils les ont trouvés, parce que les chênes sont pelés et qu'on ne peut plus bien se cacher. J'entends d'autres détonations. Elles s'étaient tuées un instant mais il en vient de nouvelles, rapprochées et rapides, ce ne sont pas des fusils car il faut du temps pour les charger, j'aimerais en avoir un mais papa a pris le seul que nous avons puis les militaires sont arrivés et ils ont emporté tous ceux du village. Les arbres sont nus, s'ils sont en haut, ils vont me voir, mais ils ne me feront rien, je suis un enfant et je n'ai pas de fusil. J'arrive à Cerro Alto et de là, je ne vois pas non plus, les détonations se sont tuées et je ne sais plus où aller. Je descends la colline vers la rivière et je glisse de nouveau, cette fois sur les fesses. Papa doit revenir pour

me faire les bottes qu'il m'a promises, comme ça je ne glisserai plus et José arrêtera de se moquer de moi. S'ils le trouvent et qu'ils ne le tuent pas, il rentrera à la maison, maman arrêtera de soupirer pendant la journée et de pleurer la nuit, papa recommencera à ressemeler des chaussures et je n'aurai pas besoin de sortir avec José et les chèvres et je pourrai aller à l'école à Pueblo Grande. Je continue à descendre vers la rivière, en me cachant d'un arbre à l'autre, jusqu'à ce que j'arrive au dernier tronc. Maintenant vers la rocaïlle. J'entends des voix. Je me blottis derrière la Pierre au Vautour. Près de la rivière, au milieu des cailloux, des hommes en uniforme debout, des hommes à plat ventre sans uniforme. Il y a du sang foncé sur les pierres blanches. Un homme en uniforme, une arme à la main, tient en joue tous les hommes sans uniforme à plat ventre.

pan / la tête rebondit

L'homme au pistolet demande où il est. Aucun ne bouge.

pan / la tête rebondit

L'homme au pistolet demande où il est. Aucun ne bouge.

pan / la tête rebondit

L'homme au pistolet demande où il est. L'homme allongé fait un signe de tête. L'homme au pistolet s'accroupit à ses côtés. L'homme allongé lui dit quelque chose à l'oreille. L'homme au pistolet se relève.

pan / la tête rebondit

J'ouvre les yeux. Je ne vois pas plus loin que mon bras tendu. Le brouillard est là. Je me lève. Je suis mouillé. J'ignore quand il a commencé à neiger. Mes vêtements sont mouillés et raidis. Il a neigé et gelé. Qu'a-t-il pu se passer pendant tout ce temps? Je repars vers le Cerro Alto. Le sol craque. Le jour se lève. Le jour ne devrait pas se lever. Il devrait être midi. Mais le jour se lève et il a neigé et gelé. Ou il gèle. Et le brouillard est là. Maman doit s'inquiéter. Elle a dû manger toute seule la soupe de haricots blancs qu'elle avait promis de faire pour quand je reviendrais d'avoir emmené les chèvres avec José. Elle va me disputer.

José, le coup avec la baguette, la glissade et la blessure au genou, la côte, la rivière, la rocaïlle.

Pourvu que maman me fasse bouillir un peu de lait, même si elle est fâchée. Ou qu'elle me réchauffe la soupe. Tout est recouvert de neige. Quand a-t-il autant neigé? Et maintenant la gelée. Ce brouillard. Je tremble. Pourvu que je ne tombe pas sur un loup. Si c'est le cas, je n'ai pas de morceau de pain comme grand-père Agustín, je n'ai pas de quoi faire ami-ami avec le loup. J'aimerais qu'il m'arrive comme à grand-père Agustín, qui a croisé un loup solitaire quand il se dirigeait vers Pueblo Grande. Le loup voulait le manger, mais grand-père Agustín avait une miche de pain qu'il apportait à sa sœur qui vivait à Pueblo Grande et pendant tout le chemin il a donné de petits morceaux de la miche au loup qui l'a suivi jusqu'au bout du chemin. Depuis, à chaque fois que grand-père Agustín allait la nuit à Pueblo Grande, il prenait deux

miches, une pour sa sœur et une pour le loup. Et le loup l'attendait et l'accompagnait, grand-père Agustín sur le sentier, le loup dans la forêt. Après, grand-père est mort et personne n'a revu le loup. C'était pour ça que papa conservait les quignons de pain quand c'était possible et que maman lui en avait donné un sac quand il était parti dans la montagne. Papa.

Je redescends déjà la colline. Je suis presque arrivé. J'entends les chiens aboyer. J'entre par la place. Ils dorment tous. Maman sûrement pas. Elle doit être réveillée. Je passe la fontaine et j'arrive à hauteur de la maison de Teresa et José. Que fait ce seau au milieu de la rue ? C'est celui de maman, il y a une fleur rouge peinte par mon père sur le métal. Il est rempli d'eau, le seau de maman, ici au milieu de la rue. Je le prends, elle est si forte, maman, de porter ce seau tous les jours jusqu'à la maison.

Elle.

Elle gît les yeux fermés, dans un état d'inconscience où pendant deux, trois secondes, elle ne sait pas qui elle est, où elle est, à qui appartient le corps qu'elle devine à ses côtés. Quatre, cinq, six, et la connaissance, l'illumination, les images qui devraient la situer dans le monde n'apparaissent pas. Elle commence à ressentir une panique familière qui s'éveille dans l'estomac et remonte peu à peu dans sa gorge. C'est une sensation ancienne, la même que celle qui l'empêche d'ouvrir les yeux par crainte de ne pas reconnaître ce qui l'entoure. Elle attend les images nécessaires qui n'arrivent pas. Elle se rend et ouvre les yeux, dans l'espoir, faible maintenant, d'apercevoir une ombre qui l'aide à reconnaître l'espace.

Un, deux, trois. Elle bat rapidement des paupières.

Devant ses yeux, juste une noirceur dense, opaque, sans nuances, sans contours. Un léger souffle entrecoupé sort de sa bouche quand elle tente de respirer. Elle sent un mouvement tout près. Il y a quelqu'un avec elle, quelqu'un qui appuie la main sur son ventre, une main tiède et sûre sur son ventre, nu. Elle articule un cri en forme de A, mais ne s'entend pas elle-même. Elle crie plus fort, toujours en A, et continue sans s'entendre. Elle

se saisit les lèvres à deux mains pour sentir que c'est sa bouche qui crie. Ses ongles, longs et effilés, se plantent dans ses lèvres rêches et desséchées. Elle sent la terre. Le noir opaque qu'elle voit est aussi le noir qu'elle entend : un bourdonnement monocorde et constant qui devant le silence de sa voix s'amplifie et devient présent et inéluctable. La main tiède qui caresse son ventre monte maintenant vers sa poitrine, son bras droit, sa main. Elle oppose de la résistance à ce mouvement qui ne la calme pas, s'agite en tentant de secouer la main qui l'emprisonne, mais maintenant cette main lui saisit l'épaule, l'incline jusqu'à ce qu'elle soit de nouveau étendue sur le sol humide, sur le dos. Elle bat des cils et tente de se frotter les yeux, mais la main tiède arrête les siennes et abaisse ses paupières, lui caresse le front trempé d'une sueur fébrile et plonge les doigts dans ses cheveux.

Elle gît les yeux fermés, dans un état d'inconscience où pendant deux, trois secondes, elle ignore qui elle est, où elle est. Quatre, cinq, six, et la connaissance, l'illumination, les images qui devraient la situer dans le monde n'apparaissent pas. Elle commence à éprouver une panique familière qui s'éveille dans l'estomac et remonte peu à peu dans sa gorge. C'est une sensation ancienne, la même que celle qui l'empêche d'ouvrir les yeux par crainte de ne pas reconnaître ce qui l'entoure. Elle bouge les bras, jusqu'alors croisés sur son ventre endolori, les étire et frôle presque les os de ses hanches saillantes. Elle se palpe le pubis, le vagin, parcourt son entrejambe de la main et sent la chaleur du sang. La retire.

Un, deux, trois. Elle bat rapidement des paupières.

Devant ses yeux, juste une noirceur dense, opaque, sans nuances, sans contours, qui occupe son horizon complet, impossible de discerner si le noir est posé sur ses yeux ou en elle. Elle tente de parler mais les mots ne viennent pas, les voyelles et les consonnes qui dansent dans sa tête ne s'alignent pas pour obtenir la formule qui exprime sa confusion, sa voix n'est pas une voix mais un ensemble de sons inexistant car elle n'entend qu'un vrombissement constant, monotone. Attentive sans savoir à quoi, redressée sur le sol humide, elle ne perçoit rien autour d'elle : pas un son, pas un mouvement, pas de textures au-delà de sa langue épaissie, sa peau sèche, sa chair amaigrie, ses os pointus, son vagin déchiré, son utérus ravagé, le froid qui tenaille tous ses membres. En elle, il n'existe qu'un vide insondable, sans fond. L'angoisse la remplit en la vidant de toute possibilité de saisir la moindre lueur d'une pensée consciente. Elle n'est qu'angoisse et corps douloureux. L'homme qui était à ses côtés, le même homme qui l'avait aimée de son vivant et qui deux jours plus tôt lui caressait les cheveux avec ses gros doigts en tentant de lui apporter une consolation, le même homme qui lui avait parlé pendant des heures pour la faire revenir au monde, n'est plus un homme mais un cadavre.

Elle gît les yeux fermés, dans un état d'inconscience où pendant deux, trois secondes, elle ignore qui elle est, où elle est. Quatre, cinq, six, et la connaissance, l'illumination, les images qui devraient la situer dans le monde n'apparaissent pas. Elle commence à éprouver une panique familière qui s'éveille dans son estomac et remonte peu à peu dans sa gorge. C'est une sensation ancienne, la même qui l'empêche d'ouvrir les yeux par crainte de ne pas reconnaître ce qui l'entoure. L'odeur

de décomposition, de matière fécale, d'urine, d'humidité, lui provoque une nausée qui pousse son corps à se redresser machinalement, mais il n'y a plus rien à l'intérieur de ce corps décharné. De sa bouche sort un dernier cri qu'elle n'entend pas, qui ne nomme rien parce que les mots sont restés hors de l'obscurité.

Lui.

La chute a fini de le ravager mais il ne va pas mourir tout de suite. Ses jambes étaient brisées avant de tomber, le sternum avait lui aussi été enfoncé, sa tête saignait déjà au point de lui voiler la vue de rouge. La corde qui lui liait les poignets s'est relâchée avec la chute. Il n'essaie pas de bouger. S'il le faisait, il se rendrait compte que son corps ne répond pas. À plat ventre, le cou tordu sur la droite, le bras gauche déboîté comme l'aile brisée d'un grand rapace, l'humidité du sol sur le visage. Au loin, on entend le murmure du ruisseau. Avec le dégel, l'eau parviendra de nouveau au sommet et balaiera son corps et le corps qui tombera à côté de lui d'ici quelques heures. Le trou par lequel on l'a forcé à tomber est étroit, il y pénètre à peine un rai de la lumière du jour. Peu importe. La lumière est un bien inutile. Qui n'aide pas. Ne guérit pas. Ne libère pas.

Les voix le préviennent. Une voix d'homme. Un cri de femme. Une chute rapide, comme la sienne, plus silencieuse. Il peut à peine se déplacer de quelques centimètres et sent l'impact du corps qui tombe à sa gauche. Le temps passe. Il parvient à se traîner jusqu'au corps et, de la main droite, à le palper. Elle gémit. Il le parcourt et s'aperçoit qu'il s'agit de peau et non de tissu, une main, un bras, un sein, un ventre, elle gémit, un pubis,

une cuisse. Sang visqueux et frais. Cheveux emmêlés. Elle gémit. Nez aquilin. Lèvres épaisses. Il la reconnaît. Elle gémit. Il ne peut la prendre dans ses bras, l'entraîner dans son giron, la bercer. Il ne peut couvrir sa nudité, l'embrasser, la rassurer. Arrêter le sang. Son corps ne répond pas. Seule cette main qui a parcouru son corps le fait, ces gros doigts qui s'enroulent maintenant, dans ses cheveux à elle. Et sa voix brisée qui répète son nom, son nom, son nom. Il monte d'elle un léger gémissement d'animal blessé et une convulsion continue, comme des décharges électriques. Son nom, parle-moi. Mais elle ne répond pas. C'est mieux comme ça. Il vaut mieux mourir sans savoir.

Il entre et sort de la conscience. Il l'entend crier à côté. Un cri animal, inarticulé. Il la sent bouger, inquiète, la voit dans la pénombre se griffer le visage de ses mains. Il tente de l'arrêter avec des caresses, de la bercer avec des murmures, de l'endormir avec sa voix. Il ne lui reste pas de mots de consolation, de mensonges salvateurs, mais les mots d'amour restés endormis pendant les années en montagne, loin d'elle, et qui se réveillent maintenant, inutiles.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Titre original : *Los ojos cerrados*

© Eurne Portela, 2021

© 2024, Éditions Liana Levi, pour la traduction française
This translation has been published by arrangement
with Galaxia Gutenberg, S. L., Barcelona (Spain)

Couverture : D. Hoch

Photo : © supercllic/Alamy

Cette édition électronique du livre *Les Yeux fermés* de Eburne Portela
a été réalisée en octobre 2024 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : 979-10-349-0988-9)

ISBN ePDF : 979-10-349-0990-2